

**Zeitschrift:** Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde  
**Band:** 6 (1902)

**Artikel:** Us et coutumes d'Estavayer  
**Autor:** Volmar, Joseph  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-110290>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Us et coutumes d'Estavayer

Par M. Joseph Volmar (Estavayer)

Le voyageur que le hasard conduit d'Yverdon à Payerne, aperçoit, au moment où le train quitte les bords du lac pour s'engager dans la plaine, une toute petite ville entourée de remparts et de tours: c'est Estavayer.<sup>1)</sup> *Stavia! rosa inter spinas.*<sup>2)</sup>

Il la découvre soudain, au sortir de longues tranchées, «comme un nid d'alouette dans un sillon»; il la voit un instant rire sous le soleil et se découper gracieusement, avec ses tours et ses vergers, sur le triple fond bleu du lac, du Jura et du ciel; puis, le train s'enfonçant bientôt dans de nouvelles tranchées bordées de longs peupliers et d'acacias, la ville disparaît à ses yeux presque aussi soudainement qu'elle leur était apparue.

Au bout de quelques minutes, il l'oublie, comme on oublie une fleur des champs rencontrée sur le bord du chemin; et pourtant cette petite ville, à peine entrevue, mériterait mieux que ce regard de sympathie jeté en passant, comme une aumône.

Estavayer est très pittoresque; c'est assurément l'une des villes les plus «asymétriques» qui soient au monde. Pas une rue qui ne monte ou descende; pas deux maisons d'alignées; pas deux toitures identiques. On y remarque encore ça et là de vieilles gargouilles, de petites fenêtres à ogive, de longues arcades; et hier encore la ville était éclairée par des quinquets à pétrole. Estavayer possède, en outre, un beau château, flanqué de cinq maîtresses tours, dont deux sont en briques et partant entièrement rouges. On y voit aussi de vieux remparts et un vieux clocher gris, couronné lui même, de quatre tourelles grises et ajouré de belles fenêtres gothiques. Tout cela contribue à donner à l'ensemble quelque chose d'original et d'à part, et rien n'est plus charmant qu'Estavayer riant sous le soleil, si ce n'est peut-être Estavayer dormant sous la lune.

<sup>1)</sup> Estavayer-le-Lac, au bord du lac de Neuchâtel, chef lieu du district de la Broye, enclave fribourgeoise dans le canton de Vaud.

<sup>2)</sup> Les Armoiries d'Estavayer portent d'argent avec une rose de gueules

C'est en songeant à cette petite ville de 1500 âmes que Victor Tissot a composé sa « *Ville inconnue* ». Il a même écrit quelque part :<sup>3)</sup> « Si Estavayer était plus petit, il faudrait le transporter dans un musée . . . . c'est une véritable relique d'architecture. » Il aurait pu dire quelque chose d'analogue au sujet des vieux usages staviacois. Dans cette petite Provence fribourgeoise que forme en terre vaudoise l'enclave d'Estavayer, les anciennes coutumes ont continué à fleurir plus longtemps que partout ailleurs ; il en est même qui reverdissent encore chaque année. Il est temps cependant d'en assurer le souvenir ; et, puisque la Société des Traditions populaires veut bien m'ouvrir les colonnes de ses *Archives*, je vais essayer d'en donner quelque idée dans les pages qui suivent.

### Première partie — Fêtes religieuses<sup>4)</sup>

FÊTES CHÔMÉES: Pâques — Les Rameaux — La Fête-Dieu —  
Le Rosaire — FÊTES NON CHÔMÉES: La Sainte-Catherine —  
La Saint-Nicolas — La Saint-Sébastien

L'unification liturgique ayant aboli peu à peu toutes les cérémonies locales, les grandes fêtes religieuses et de précepte n'offrent plus guère de particularités. Cependant, tout n'a pas complètement disparu, et quelques-unes de ces fêtes donnent encore lieu, à Estavayer et dans les environs, à des manifestations publiques ou à quelques usages singuliers, dont on ne retrouve plus aucune trace dans les autres localités fribourgeoises.

#### I Fêtes de Pâques

*Chant de la Résurrection.* — La coutume de chanter la résurrection du Christ, en parcourant les rues de la ville à la lueur des flambeaux et avec accompagnement d'instruments de cuivre, est l'une des plus anciennes, des plus vivaces et des plus chères au public staviacois. Chaque année, cet usage se pratique encore dans la nuit du Samedi-Saint au dimanche de Pâques, et voici de quelle façon.

<sup>3)</sup> *Etrennes fribourgeoises* 1882, XVI<sup>e</sup> année, page 112.

<sup>4)</sup> J'ai divisé cette étude en deux parties: dans la première, je fais rentrer toutes les coutumes ayant une origine religieuse ou se rattachant par quelque pratique ou cérémonie au culte catholique. Dans la seconde, j'ai placé les fêtes profanes, comme les Brandons, les fêtes de mai, la Bénichon, etc. Pour la classification, j'ai suivi en général l'ordre du calendrier.

Vers les onze heures trois quarts de la nuit, tous ceux qui veulent prendre part au cortège, jeunes ou vieux, se rassemblent devant l'église paroissiale. Ils arrivent généralement par petits groupes de trois ou quatre, à pas de loup, faisant le moins de bruit possible, afin que les premières notes de leur chant éclatent d'autant plus claires et sonores dans le silence de la ville endormie. Un détail qui n'est point de tradition, mais qui ajoute au pittoresque du cortège, c'est que la plupart sont enveloppés dans ces longs manteaux noirs à capuchon et à pélerine, devenus depuis un quart de siècle très communs dans le canton de Fribourg et connus sous le nom de « manteaux-flotteurs ».

Quelques minutes avant l'heure, ils allument leurs torches de résine, se rangent en cercle autour d'un maître de chapelle plus ou moins improvisé; et, au moment où le premier coup de minuit tombe du haut du clocher, chanteurs et musiciens entonnent à l'envie le cantique latin du *Surrexit*.

Sur - re - xit Chris-tus ho - di - e, Al - le - lu  
ia! Hu - ma-no pro so - la - mi - ne, Al - le - lu ia!

- |   |   |  |   |
|---|---|--|---|
| 1. Surrexit Christus hodie,<br>Humano pro solamine.             | « | 6. Mulieres, quare tremite?<br>In Galileam pergite.    | « |
| 2. Mortem qui passus pridie<br>Miserrimo pro homine.            | « | 7. Discipulis hoc dicite,<br>Quod surrexit Rex gloriæ. | « |
| 3. Mulieres ad tumulum,<br>Dona ferunt aromatum,                | « | 8. Petro dehinc et ceteris<br>Apparuit apostolis.      | « |
| 4. Quærentes Jesum Dominum,<br>Qui est Salvator hominum.        | « | 9. In hoc paschali gaudio,<br>Gratias dicamus Domino.  | « |
| 5. Album cernentes angelum,<br>Annunciantem gaudium.            | « | 10. Gloria tibi, Domine,<br>Qui surrexisti a morte!    | « |
| 11. Laudetur Sancta Trinitas! Alleluia!<br>Deo dicamus gratias. |   | «  |   |

Les quelques prêtres étrangers à Estavayer que j'ai consultés, ignorent ce chant et je n'en ai pu découvrir aucun texte imprimé.<sup>5)</sup>

<sup>5)</sup> Tandis que cet article était sous presse, M. Hoffmann-Krayer a bien voulu me signaler quelques ouvrages, parus en Allemagne, dans lesquels j'ai trouvé le texte latin ou des traductions allemandes du *Surrexit*. Cf. ERK UND BÖHME, *Deutscher Liederhort* III, 681; PH. WAKERNAGEL, *Das deutsche Kirchenlied* I, 76, et H. HOFFMANN, *Geschichte des deutschen Kirchenliedes* S. 353.



Quant à la mélodie, elle présente, surtout dans les premières mesures, plus d'une analogie avec celle du chant liturgique *O filii et filiae*, dont elle me paraît être une transformation. Bien que ce dernier chant soit connu et qu'il soit assez facile de se le procurer, j'en donne ici la musique et le premier verset, pour faciliter la comparaison. Au surplus, durant sa promenade à travers les rues de la ville, le cortège chante aussi quelques couplets de l'*O filii et filiae*, en les faisant alterner avec ceux du *Surrexit*.

J'ai même trouvé ces deux hymnes côte à côte, dans un cahier manuscrit qui avait appartenu à un vieux professeur de musique, mort il y a quelque vingt ans. C'est le plus ancien texte que j'en aie pu recueillir. Il peut dater du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

Al - le - lu - ja! Al - le - lu - ja! Al - le - lu -  
ja! O Fi - li - i Et Fi - li - æ, Rex cœ - les -  
tis, Rex glo - ri - æ, Mor - te sur - re - xit ho - di -  
e. Al - le - lu - ia!

Le chant de la Résurrection est suivi du *Regina Coeli*, dont l'*oremus* est bégayé en latin par un laïc de bonne volonté; après quoi, musique en tête, le cortège se met en marche. Il faut connaître Estavayer, il faut savoir que minuit est une heure où, en toute saison — les trois jours de la Bénichon exceptés — la ville tout entière est plongée dans un général et profond sommeil, pour saisir tout le charme pittoresque de ce cortège nocturne. J'ai toujours eu un faible pour cette ancienne cérémonie; et, lorsque j'étais enfant, j'éprouvais toujours, en entendant éclater au milieu de la nuit cette fanfare du *Resurrexit*, en voyant défiler dans les rues étroites, à la lumière des torches, ces manteaux noirs, le mystérieux frisson que vous donnent les fantastiques histoires du passé.

Le cortège n'interrompt sa marche, et cela pour redire l'hymne joyeuse du *Regina coeli, lætare, alleluia!* que devant

les chapelles du Couvent et de Rivaz, sans doute parce que ces deux chapelles sont l'une et l'autre sous le vocable de la Vierge. Puis il va faire le tour du cimetière; car on n'oublie pas les morts dans l'allégresse générale et l'on vient aussi leur apporter la bonne nouvelle de la Résurrection.<sup>6)</sup>

Leur tour de ville achevé, les chanteurs se rendent à l'hôtel du Cerf, où, de tradition, un joyeux souper gras leur est servi vers une heure du matin. Les revenus d'une ancienne fondation, appelée le *Rentier du Surrexit*, ainsi que le produit d'une souscription qui, la veille de Pâques, fait encore chaque année le tour des gros bonnets de l'endroit, aident les participants à couvrir les frais de ce repas, dont le retour annuel contribue sans doute à conserver à cette ancienne tradition sa vigueur, sa jeunesse toujours nouvelles. Je me suis même laissé dire que, parmi les nombreux convives qui assistent au festin, il en est ordinairement quelques-uns qui n'ont guère pris part au cortège; mais, comme ils payent leur écot et que ce ne sont pas les moins joyeux, on ne saurait leur en vouloir. On raconte aussi que les Staviacois d'autrefois, scrupuleux observateurs du carême, poussaient l'héroïsme du jeûne et de l'abstinence jusqu'à ne pas fumer du tout pendant les quarante jours et quarante nuits qui séparent le mercredi des Cendres du dimanche de Pâques; mais, pour se payer de leur longue privation et recommencer à manger gras, ils n'attendaient pas le souper du matin. Ils arrivaient au rendez-vous — le fait est authentique — munis d'un saucisson et d'une pipe bien bourrée. Au premier coup de minuit, ils mordaient à belles dents leur saucisson, en attendant que leur briquet ou leurs allumettes chimiques leur permettent d'allumer leur tabac.

<sup>6)</sup> Ce pieux souci des morts reparait dans plus d'une vieille coutume staviacoise. Ainsi, autrefois, après le fameux *banquet-royal* ou *conrey*, grand festin public qui se donnait en plein air, le jour de la Saint-Laurent, patron de la paroisse, les convives allaient tous ensemble, prier pour les trépassés: «Le banquet fini, tous se rendaient à l'église pour assister aux vêpres, après lesquelles on chantait l'office des morts pour les fondateurs du festin. Le lendemain, on célébrait leur anniversaire où les hommes et les femmes allaient à l'offrande, portant argent et pain pour les prêtres qui se trouvaient en fonction; ces derniers, tant de la ville que du dehors, étaient au nombre de 28 pour les vêpres des morts, et 32 pour dire la messe, le lendemain. Chacun d'eux recevait du gouverneur quatre deniers pour assistance aux vêpres et douze deniers pour la messe.» (*Annales de Dom Grangier. — Comptes du Gouverneur.*)

Tous ces menus détails et tous ces souvenirs sont cause que le chant du *Surrexit* est si ancré dans les mœurs d'Estavayer et si cher aux habitants qu'en 1898 une vieille demoiselle léguait en mourant cinq cents francs pour le maintien de cette coutume. Avant cet héritage, le *Rentier du Surrexit* était assez pauvre : son revenu annuel ne dépassait pas cinq francs. Cette maigre somme servait anciennement à payer le marguillier, qui jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle avait, paraît-il, le monopole du chant du *Surrexit*. Il se faisait accompagner de sa femme et de quelques parentes qui chantaient avec lui. Je tiens ces détails de deux octogénaires ; mais, ces deux personnes ayant vécu à l'étranger durant plusieurs années, je n'ai pu savoir ni quand, ni pourquoi, le marguillier et ses acolytes furent remplacés par un groupe d'amateurs. J'opine pour les années 1850—1851. Une foule d'anciens usages semblent avoir disparu momentanément ou définitivement entre 1830 et 1848, années de troubles et de dissensions politiques dans le canton de Fribourg ; mais, vers 1850, on le verra dans la suite de cette étude, il y eut un effort pour reconstituer les anciennes confréries, qui venaient d'être dissoutes, et pour remettre en honneur plus d'une vieille coutume qui semblait prête à disparaître.

Estavayer est probablement, avec Cheyres, village des environs, la seule localité fribourgeoise où cet usage de chanter à *minuit* subsiste encore. Les bonnes gens de Cheyres ont remplacé le cantique latin par une version française, dont voici quelques couplets :

Chantons un cantique nouveau :	Madeleine, dans sa douleur,
Jésus est sorti du tombeau,	Courut au tombeau du Seigneur,
Il est vraiment ressuscité.	Pour embaumer son corps sacré.
Dieu soit, Dieu soit loué !	Dieu soit, Dieu soit loué !

Dans certains villages de la Gruyère, on chante aussi en l'honneur de la Résurrection, mais à l'aube du jour, après l'angelus du matin, c'est à dire vers les cinq ou six heures. Les jeunes filles montent sur le clocher, où elles disent simplement l'hymne universellement connue du *Regina cœli, lætare!*

*Lundi de Pâques.* — Estavayer, ville agricole, où poules et canards se promenaient autrefois (et se promènent encore dans quelques quartiers) en pleine liberté, faisait jadis une consommation énorme d'œufs de Pâques. On ne les achetait point, comme on

commence à le faire, tout préparés dans les épiceries ou les boulangeries. Chaque famille avait à cœur de les teindre et de les faire cuire elle-même. Tout l'après-midi du Samedi-Saint était consacré à ce minutieux travail. Les ingrédients les plus divers y étaient employés; mais le bois du Brésil, les roses trémières (les *roses à bâton*, comme on les appelle à Estavayer), et surtout le persil et les pelures d'oignon avaient la préférence. Chaque œuf en était, au gré de la fantaisie individuelle, entièrement recouvert, puis enveloppé dans un ou deux chiffons, que l'on ficelait fortement. Ces chiffons devaient être blancs ou d'étoffe claire: des chiffons de couleur auraient pu déteindre et compromettre toute la cuisson. Ainsi emmitouflés, les œufs étaient plongés dans une marmite pleine d'eau, où on les laissait bouillir à petit feu. Alors commençait notre supplice, à nous autres enfants; la cuisson aurait duré deux jours qu'elle ne nous eût guère paru plus longue. Aussi quelle joie, quand la maman permettait de retirer la marmite, et quelles exclamations de surprise et d'admiration, quand elle commençait à dépouiller les œufs de leur carapace d'étoffe encore toute bouillante! Il faut reconnaître qu'il y en avait de superbes! Le bois du Brésil et les roses trémières, surtout, donnaient des tons chauds, rouges et violacés, que nous eussions enviés les meilleurs impressionnistes. Dès que l'œuf était sorti de son enveloppe, et avant qu'il eût eu le temps de se refroidir, on le frottait avec un peu de lard, ou bien (ce qui était plus distingué) on le roulait dans du blanc d'œuf, opération qui lui communiquait un superbe brillant.

Le même soir, on commençait à *jouer aux œufs*, c'est à dire à les entrechoquer par leurs extrémités. L'œuf qui se laissait briser des deux côtés appartenait par droit de conquête à son vainqueur. Ce jeu s'appelle à Estavayer « piquer les œufs » ou simplement « piquer ».

« Tu piques? — Qui a un bout? — As-tu un cul? » Voilà les refrains que l'on entendait dans la rue toute la journée du dimanche.

Un *cul*, un *bout*, tels sont les termes par lesquels on désigne à Estavayer le gros et le petit bout de l'œuf. La partie vide, ou petite chambre à air, qui se trouve généralement à l'intérieur de la coque, s'appelle la *lune*. Cette *lune*, au dire des enfants, joue un grand rôle, et influe différemment sur la solidité de l'œuf, selon qu'elle se trouve de côté ou à l'un des deux bouts. Selon

eux, « un œuf qui a la lune de côté est très bon, mais un œuf qui a la lune au cul » (qu'on me pardonne ce que ce langage peut avoir de trop pittoresque!) « ne vaut rien. » Ils savent, en appliquant les lèvres sur la coquille et en la tâtant avec la langue, vous dire très exactement où se trouve la *lune*, et il est très rare qu'ils se trompent.

Actuellement les enfants *piquent* encore le jour de Pâques; mais c'est avec bien moins d'entrain que jadis, et la *cassée* ne se prolonge plus, comme autrefois, jusqu'au lundi. On allait alors la terminer à Lully, et c'était même le jour par excellence. Lully est un tout petit village, à vingt minutes au plus d'Estavayer, qui fit longtemps partie de la paroisse de la ville. Comme la dédicace et la fête de sa petite église coïncidaient avec le lundi de Pâques, autrefois fête chômée, on avait pris l'habitude de s'y rendre en foule. Il y a trente ans, un enfant qui ce jour-là n'aurait pas été à Lully, se serait cru déshonoré. Petits et grands, riches et pauvres, tous y couraient. Ils assistaient aux vêpres, puis se faisaient bénir les yeux;<sup>7)</sup> après quoi la fête commençait, et c'était, aux alentours de l'église, une véritable kermesse. C'est là que l'on mangeait et buvait, assis sur l'herbe et aux pieds de tilleuls, les provisions apportées de la ville. Plus tard le village eut une auberge, qui devint bien vite le lieu de rendez-vous. Je me souviens d'y avoir vu, le lundi de Pâques, une centaine d'enfants; mais aujourd'hui bien rares, à part quelques dévotes de profession, sont ceux qui vont encore à Lully.

*Dimanche des Rameaux.* — La procession des Rameaux offrait jadis une particularité assez curieuse, qui doit s'être maintenue jusqu'aux environs de 1830; car plusieurs vieillards s'en souviennent encore parfaitement. Cette procession, qui de nos jours a lieu à l'intérieur de l'église, faisait alors le tour de la place; et les chantres, qui actuellement restent dans le chœur, grimpaient au sommet du clocher, jusque sur la plateforme des tourelles. C'est une ascension assez considérable; car, après la tour de Saint-Nicolas, à Fribourg, le clocher d'Estavayer est le plus haut du canton. Cette coutume devait sans doute

<sup>7)</sup> Cette bénédiction des yeux s'explique par le culte spécial de saint Léger, patron de Lully. Saint Léger selon le martyrologe eut les yeux arrachés ou crevés par ordre d'Ébroïn (675).



remonter au moyen-âge, et il en faut chercher la raison dans le texte de l'antienne que l'on chante durant la procession. D'après ce texte, en effet, les chantres sont censés remplir le rôle des anges et des bienheureux. Or, à une époque où l'on aimait à symboliser naïvement toute chose, quel endroit pouvait être mieux choisi pour figurer le paradis que le sommet du clocher?

## II Fête-Dieu

Inter solemnes, solemnissima est  
processio quæ fit in corporis Christi festo,  
quâ re breviter describenda videtur.

*Chron. Friburgum Helvetiorum.*<sup>8)</sup>

Je ne m'arrêterais point à la Fête-Dieu, qui se célèbre à peu de chose près de la même façon qu'à Romont ou à Bulle, et avec bien moins de pompe qu'à Fribourg, si la procession d'Estavayer ne contenait dans ses rangs un groupe très gracieux et par plus d'un point original.

Je mentionnerai en passant que, la veille ou l'avant-veille de ce grand jour, des chars chargés de sapins ou de hêtres coupés arrivent des forêts voisines. Ces arbres, qu'on appelle des *mais*, par allusion aux «arbres de mai», servent à orner les rues et les reposoirs. Chaque propriétaire en achète un ou deux pour en garnir la façade de sa maison, et les rues se trouvent bientôt transformées en allées de sapins ou de hêtres: aucune ville ne saurait porter plus gracieusement qu'Estavayer cette fraîche parure de feuillage.

Le lendemain, on tire le canon dès les cinq heures du matin; avant le passage de la procession on jonche les rues de fleurs, de buis coupés et de *laïches*. On appelle ainsi les longues feuilles d'un iris sauvage (*Iris pseudoacorum*) que l'on récolte en abondance dans les marais et au bord du lac: elles ressemblent à ces palmes conventionnelles que les peintres et les sculpteurs d'autrefois se plaisaient à figurer dans les mains des saints martyrs. La procession sort de l'église, pour faire le tour de la ville, vers les dix heures. Je ne la décris point, j'arrive droit au groupe original: le groupe des fleuristes et des thuriféraires, enfants de huit à quinze ans qui exécutent devant le Saint-

<sup>8)</sup> Cette chronique, du XVII<sup>e</sup> siècle, a été publiée par M. Héliodore Ræmy de Bretigny.

Sacrement des marches figurées, en jetant des fleurs et en brûlant de l'encens. Ce groupe comprend six fleuristes, six thuriféraires et deux porte-navette.<sup>9)</sup>

Par leur costume, les fleuristes sont littéralement transformés en fillettes, de la tête aux pieds. Je connais des petits garçons qui n'ont jamais voulu consentir à figurer comme fleuristes, parce qu'ils trouvaient indigne de leur sexe de revêtir, fut-ce pour une heure seulement, une robe trop évidemment taillée sur le modèle de celles de leurs petites sœurs. Ils avaient tort, car le costume des fleuristes est très gracieux. Leur robe de mousseline blanche est garnie dans le bas d'une double ruche de gaze rouge et serrée à la taille par une large ceinture de soie rouge; une longue écharpe de même couleur et de même étoffe, dont les deux bouts sont garnis de franges d'or, flotte de côté jusqu'à la hauteur des genoux; enfin, une couronne de petites roses



Fig. 1. Fleuriste

rouges complète ce joli costume. La gravure ci-jointe n'en peut donner qu'une faible idée, car la couleur y manque; les garnitures de gaze rouge surtout sont loin de produire en photographie l'effet qu'elles produisent en réalité. Les porte-navette et les thuriféraires sont habillés de la même façon, avec cette seule différence que leurs écharpes et les garnitures de leurs robes sont bleues et leurs couronnes de roses blanches.

Le groupe tout entier est dirigé, par un jeune garçon, vêtu d'une soutane noire et d'un surplis: c'est le coryphée, l'abbé, comme on le nomme à Estavayer. Cet abbé porte un superbe bréviaire à tranches dorées, qui lui sert en quelque sorte de bâton d'orchestre. En effet, ce pseudo-bréviaire se compose de deux planchettes de chêne, recouvertes de papier de couleur et reliées par de petites charnières. Quand l'abbé veut faire exécuter une figure quelconque,

<sup>9)</sup> La navette est le vase qui contient les grains d'encens. Les thuriféraires portent chacun un encensoir,



il frappe sur son livre: c'est le signal d'avertissement. Puis il se retourne et, selon qu'il montre aux figurants le livre ouvert ou fermé, de dos ou de face, etc., fleuristes et thuriféraires exécuteront la croix, la marche à seize, le calice, le revirement, le triangle, le fer-à-cheval, la croix de Saint-André, etc.

Voici un schéma de quelques unes de ces figures; O représente les fleuristes, T les thuriféraires, et N les porte-navette.

O									
T						T	O		
	O			T		O	T		
T O T O T			T T			T O			
O			O O			N			
T			T T			O T			
O			O O			T O			
N T N			T N O N T			O N T			

*La croix.*

*Le triangle.*

*La croix de Saint-André.*

La figure formée, l'abbé donne un nouveau signal, en frappant les deux planchettes de son livre l'une contre l'autre. Alors, tout ce petit monde s'arrête, fait demi-tour, s'incline et, par trois fois, jette des poignées de fleurs ou balance les encensoirs. A un quatrième signal, nouvelle révérence, nouveau demi-tour, et le groupe reprend sa marche figurée, dans le même ordre, jusqu'à ce qu'il plaise à l'abbé de le rompre, par trois petits coups secs, pour former une autre figure.

On voit aussi un groupe de fleuristes et de thuriféraires à la procession de la Fête-Dieu à Fribourg; mais ils n'ont pas de costume spécial, ils portent simplement la soutanelle et le surplis des enfants de chœur; et, s'ils sont peut-être un peu plus nombreux qu'à Estavayer, leurs évolutions m'ont paru moins intéressantes et moins variées. Néanmoins, dans son ensemble, la procession de Fribourg est très belle, je dirai même imposante, par le grand nombre de corporations, de confréries, de pensionnats et de communautés religieuses qui y prennent part. C'est peut-être la plus belle procession annuelle que l'on puisse voir en Suisse. Si l'on n'est pas trop éloigné de Fribourg, il vaut la peine de se déranger au moins une fois pour y assister.

Mais revenons à Estavayer. Une vieille demoiselle m'a raconté que, lorsqu'elle était enfant (je ne voudrais pas trahir son âge, mais ce devait être vers 1820), un peloton de carabiniers venaient, le matin de la Fête-Dieu, décharger leurs fusils

devant la maison de son père, qui était syndic. La même fusillade se répétait devant la porte de chaque magistrat.

A l'heure de la grand'messe, le grand sautier (huissier communal), en grande tenue, chapeau à bouts et manteau rouge et blanc aux couleurs de la ville, venait chercher le syndic pour le conduire à l'église en grande cérémonie. Accompagné du grand sautier, le syndic ouvrait le cortège des messieurs en habits noirs et en manteau qui suivaient le dais du Saint-Sacrement, en portant des lanternes aux couleurs de la ville. Ce groupe existe encore aujourd'hui; mais les participants étaient autrefois bien plus nombreux et la procession plus imposante. Un groupe intéressant, malheureusement disparu, était celui de la Sainte-Famille, formé de trois personnages, figurant la Vierge, saint Joseph et l'Enfant Jésus. Je ne sais si on retrouve encore ce groupe en Suisse, mais on en peut voir d'analogues en Italie, notamment dans la paroisse d' I Carmini, à Venise, le jour de la procession du Corpus Domini, qui correspond à notre Fête-Dieu.

### III Le Rosaire

On sait que la dévotion au Saint-Rosaire est encore très répandue dans le monde catholique; elle l'est particulièrement à Estavayer où existe depuis 1316, un monastère de religieuses Dominicaines. Aussi la procession qui se fait le jour de la fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire (premier dimanche d'octobre) compte parmi les très solennelles.

Tout ce que la ville contient de petites filles y prend part; car ce jour-là, jour unique dans l'année, les bonnes religieuses distribuent à toutes les filettes qui y ont assisté, un cornet de bonbons proportionné à leur taille. Aussi, dès qu'une bambine est capable de marcher et de porter un bouquet, on lui passe une robe blanche, on la coiffe d'une petite couronne de roses et on l'envoie à la procession. Les toutes petites, seules, portent des bouquets, les plus grandes des cierges ou, comme à la Fête-Dieu, de grandes guirlandes de mousse verte, étoilées de marguerites ou d'autres fleurs blanches et d'un très joli effet. Ces guirlandes, soutenues par deux ou trois filettes, sont quelquefois assez longues pour tenir la largeur de la rue.

La distribution générale des cornets a lieu au parloir du convent, immédiatement après la procession, c'est à dire vers les quatre heures de l'après-midi. Ces bonbons, que les Domini-

caines fabriquent elles-mêmes, sont des espèces de biscuits au sucre et aux blancs d'œufs, très délicats, enveloppés aux trois quarts dans un moule de papier, ce qui a dû leur valoir leur nom de *robes de chambre*.

On peut se demander quelle est l'origine de ce présent. Je crois qu'il n'en faut pas chercher d'autre qu'un motif de reconnaissance de la part des religieuses. Dans l'Église catholique, le premier dimanche de chaque mois est généralement dédié à la Vierge; or, ce jour-là, à Estavayer, les vêpres sont suivies, à l'intérieur de l'église principale, d'une procession, à laquelle ne prennent une part active que le clergé, les enfants de chœur et les fillettes des écoles. Une même procession à lieu, une heure plus tard, aux vêpres du couvent, avec cette différence seulement que les fillettes, au lieu de porter des bouquets ou des cierges, portent pour la plupart ce qu'on appelle des *mystères*. Ce sont de petites bannières, ou mieux des médaillons en bois, fixés à l'extrémité d'un bâton de couleur et représentant les quinze mystères du Rosaire. (Annonciation, Visitation, Présentation de Jésus au temple, Agonie au Jardin des Oliviers, etc.) Il y a cinq *mystères joyeux*, cinq *mystères douloureux* et tout autant de *glorieux*. La couleur des hampes et des encadrements de chaque *mystère* varie selon la catégorie à laquelle il appartient. Les *mystères joyeux* sont blancs; les *mystères douloureux* ou *sanglants*, rouges; les *glorieux*, jaunes. Or, l'église du couvent n'étant pas une église paroissiale et les fillettes n'étant tenues d'assister qu'aux vêpres de la « grande église », les pauvres religieuses n'auraient personne pour porter leurs *mystères*, si quelques enfants de bonne volonté ne consentaient à leur rendre ce service. Autrefois, au lieu de donner aux fillettes un grand cornet de *robes-de-chambre*, les bonnes sœurs les invitaient à goûter et leur servaient une tasse de café, un morceau de sucre et un morceau de pain blanc, rien de plus. Ce menu nous semble aujourd'hui assez frugal; mais, en ce temps-là, et ce temps n'est pas si lointain, le café était un luxe que l'on n'accordait jamais aux enfants, pas même dans les familles les plus huppées de l'endroit.

#### IV La Sainte-Catherine

Sainte Catherine, patronne par excellence de toutes les filles, jeunes ou vieilles, a été pendant des siècles l'une des

saintes bien-aimées du canton de Fribourg. Un autel lui est dédié dans l'église d'Estavayer; et le soir du 25 novembre, ou la veille, on entend résonner encore dans la rue sa naïve complainte. Mais il ne faudrait pas voir dans cette persistance l'effet d'une pure dévotion: un peu de malice s'y mêle, car les chanteuses actuelles ne vont guère redire leur chansons que sous les fenêtres des infortunées que la sainte a coiffées de son bonnet.



Sain - te Ca - the - ri - n' é - tait fil - le de roi. Sain - te  
 Ca - the - ri - n' é - tait fil - le de roi. A - ve Ma - ri - a, Sanc -  
 ta Ca - tha - ri - na!

1. Sainte Catherine était fille de roi.  
Ave Maria, Sancta Catharina!
2. Sa mère était catholique, son père ne l'était pas.  
Ave Maria, Sancta Catharina!
3. Un jour qu'elle était en prières, son père l'y trouva.  
Ave Maria, Sancta Catharina!
4. Que fais-tu, Catherine, d'adorer ce Dieu là?  
Ave Maria, Sancta Catharina!
5. Adore cette idole, et non pas ce Dieu-là.  
Ave Maria, Sancta Catharina!
6. Plutôt mourir, mon père, que d'adorer cela.  
Ave Maria, Sancta Catharina!
7. Qu'on aille chercher ma roue et mon grand contelas!  
Ave Maria, Sancta Catharina!
8. Pour faire mourir Catherine, qui n'obéit pas.  
Ave Maria, Sancta Catharina!
9. Trois anges descendant du ciel chantent le Gloria.  
Ave Maria, Sancta Catharina!
10. Courage, Catherine! Récompensée tu seras.  
Ave Maria, Sancta Catharina!

Ces dernières années, la Sainte-Catherine a été chantée dans la rue, avec accompagnement de cornet à pistons et d'accordéon, par les jeunes gens et les jeunes filles du «chœur mixte». Mais c'était là une innovation absolument fin de

siècle. Autrefois, les jeunes filles seules avaient le droit de célébrer leur patronne, et ce n'était que justice, puisque les garçons de leur côté avaient le monopole de la chanson et des aumônes de la Saint-Nicolas. On jetait par la fenêtre une piécette blanche . . . ou rouge aux chanteurs ou chanteuses. Comme ils venaient après l'angelus du soir et qu'Estavayer, dans ce temps-là, ne connaissait ni le gaz ni l'électricité, on enveloppait la piécette dans un morceau de papier que l'on enflammait au moment de la jeter par la fenêtre.

Cette complainte a dû être très populaire dans tout le canton de Fribourg; mais Estavayer est le seul endroit, que je sache, où on la redise encore dans les rues. On la retrouve ailleurs, en Belgique, par exemple.<sup>10)</sup> Je me souviens de l'avoir entendu fredonner à une jeune paysanne de Bons-Saint-Didier, en Savoie.

Une dame de Fribourg me l'a redite, avec une légère variante dans la mélodie. Je l'ai fait noter et je la donne ici sans en garantir ni l'authenticité ni l'exactitude.

Sain-te Cathe-ri-ne é - tait fil - le du roi. Sainte Cathe - rine é -  
 tait fil - le du roi. Ave Ma-ri-a, Sanc - ta Ca - tha - ri - na.

*La catèlená.* — Un usage surtout répandu dans les villages des environs consiste à préparer le jour de la Sainte-Catherine, ce que l'on appelle en patois des *catèlená*.

On choisit une des plus belles raves que l'on puisse trouver dans la récolte de l'année. Après l'avoir essuyée, on la coupe en deux, à peu près par le milieu, dans le sens de son équateur. On prend l'une de ces parties, généralement celle à laquelle est restée attachée la queue ou tige verte de la rave, et on la creuse de façon à en former une coupe à laquelle les feuilles de la rave serviraient comme de pied. On remplit de terre la partie ainsi creusée et on y sème quelques grains de blé ou de

<sup>10)</sup> On me signale une variante dans les *Traditions et Légendes de la Belgique* de Reinsberg-Düringsfeld t, II, p. 283.

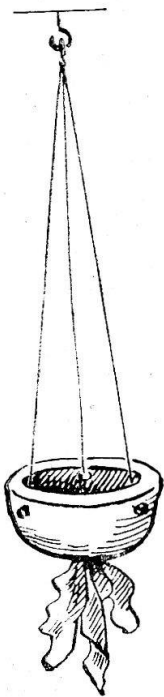


Fig. 2.

La *catèlenâ* accident ne lui arrive, si elle prospère et pousse dru, c'est un signe de bonheur et de prospérité pour la maison; si au contraire elle dépérit, la famille peut s'attendre à un deuil ou à quelque autre malheur dans le courant de l'année.

mil, des haricots ou des petits pois. Cette opération terminée, on fixe trois ficelles sur les bords de cette coupe végétale, on la suspend au plafond de la chambre de famille et on n'y touche plus que pour l'arroser te temps en temps. Ainsi suspendue, la *catèlenâ* rappelle un peu la forme d'une lampe d'autel, comme on peut le voir par le dessin ci-joint.

Si tout marche à souhait, au bout de quelques jours les semences commencent à germer et la queue de la rave, que l'on a coupée en partie, à repousser et à reverdir. Bientôt les germes sortent de terre: le blé monte tout droit, tandis que les pois ou les haricots redescendent le long des parois de la coupe, ce qui forme une jardinière rustique et peu coûteuse, d'un assez joli effet.

La *catèlenâ* se conserve même assez longtemps, si l'on n'oublie pas de l'arroser. Si aucun

## V La Saint-Nicolas

De tous les saints du paradis, aucun ne fut plus populaire dans le canton de Fribourg que le grand saint Nicolas. Ainsi qu'en font foi de vieilles chartes, une chapelle existait déjà en son honneur, à Estavayer, dès 1349, et tant que *l'abbaye* des pêcheurs subsista, elle fut sous sa protection.

Actuellement, le légendaire évêque de Myre n'est plus que le patron des enfants qui croient encore au petit Chaperon-Rouge et à la Barbe-Bleue; mais, il y a une trentaine d'années, les jeunes garçons de douze à quinze ans allaient encore, le soir du 5 décembre, redire de porte en porte la chanson de saint Nicolas:

Du grand saint Nicolas célébrons la mémoire,  
 Sur l'éclat de sa vie ayons toujours les yeux.  
 Par plus d'une victoire,  
 Vivant dans ces bas lieux,  
 Il mérita la gloire  
 Des Cieux.



Tel est le premier couplet de cette chanson. On la trouvera citée en entier dans les *Étrennes Fribourgeoises*, XIV<sup>e</sup> année, 1889, page 102.<sup>11)</sup> Elle n'a pas l'air très ancienne. L'air que j'ai recueilli de la bouche de ceux qui l'ont chantée dans leur jeunesse semble plus ancien que les paroles. Je crois bon de le noter ici; car les *Étrennes* ne le donnent point, et dans quelques années bien rares, sans doute, seront ceux qui le connaîtront encore.

Du grand saint Ni - co - las cé - lé - brons la mé-moi - re. Sur  
 l'é-clat de sa vi (e) Ay - ons tou-jours les yeux. Vi-vant dans ces  
 bas lieux, il mé - ri - ta la gloi - re des cieux.

La gracieuse complainte, si connue et si répandue en France

Il était trois petits enfants  
 Qui s'en allaient glaner aux champs . . . etc.

se chante aussi à Estavayer; mais, de mémoire d'homme, elle n'a été entendue dans les rues le soir du 5 décembre. On la chante plutôt en guise de berceuse ou à la veillée.

Les chanteurs de saint Nicolas se sont tu; mais le bon saint vit encore. Chaque année, un superbe saint Nicolas, en chair et en os, à longue barbe blanche et à mitre dorée, parcourt majestueusement les rues de la ville, escorté d'un ou deux Pères Fouettards. C'est à peu près vers les six heures du soir que Sa Grandeur vient frapper aux portes des maisons. Elle est fort respectueusement accueillie partout où elle veut bien entrer. Les enfants lui récitent des prières ou des fables apprises à son intention. Saint Nicolas écoute tout cela avec une grande dignité; il écoute aussi les plaintes et doléances des parents, et malheur à ceux qui mettent encore leurs doigts dans leur nez, à ceux qui ne veulent pas obéir ou refusent de manger leur soupe! Après avoir fait de sévères remontrances ou donné sa bénédiction, saint Nicolas part, en promettant de rapporter des verges ou des jouets. Sa tournée achevée, il est censé remonter au Ciel; mais

<sup>11)</sup> On trouvera dans les mêmes *Étrennes* (IV<sup>e</sup> année, 1879, page 77) de curieux détails sur la façon dont se célébraient encore au XVIII<sup>e</sup> siècle les fêtes de sainte Catherine et de saint Nicolas.



il en redescend pendant la nuit avec son âne chargé de joujoux et dépose derrière la fenêtre ce que chacun a mérité. Avant de se coucher, chaque enfant a soin de déposer sur la corniche de sa fenêtre, d'un côté un verre de vin et un morceau de pain pour le domestique de saint Nicolas, de l'autre une petite botte de foin et une poignée de sel pour son âne.

## VI La Saint-Sébastien

Jadis aussi célèbre pour ses draps que Fribourg, Estavayer eut, dès le moyen-âge, de nombreuses corporation ou *abbayes*. Les plus fameuses étaient celles de Notre-Dame ou des drapiers, des saints Crépin et Crépinien ou des cordonniers, de saint Eloi ou des maréchaux, de saint Nicolas ou des pêcheurs, de saint Joseph ou des charpentiers, de saint Sébastien ou des tireurs.

Plusieurs de ces *abbayes* furent dissoutes en 1606 et leurs biens et bénéfices donnés à l'hôpital bourgeois; les autres vécutent jusqu'en 1847. A cette époque, des querelles politiques, des rivalités de partis divisant leurs membres, et leurs biens étant menacés, elles préférèrent se dissoudre d'elles-mêmes. La paix et l'union rétablie, deux d'entre elles seulement renaquirent de leurs cendres et se reconstituèrent: celle de Notre-Dame et celle de saint Sébastien.

L'histoire de cette dernière, qui compte encore actuellement une vingtaine de membres, est assez curieuse; mais elle sort du cadre de ce travail. Il suffit de savoir qu'elle a été fondée en 1582 et qu'elle a eu ses jours de gloire et de prospérité, notamment celui où noble François-Louis-Blaise d'Estavayer-Mollondin, gouverneur de Neuchâtel et de Valengin, lui fit don d'un superbe drapeau, qui existe encore et que les *Bastians* affirment avec orgueil, mais à bon droit, être le plus beau de tous ceux de la ville.

La corporation des tireurs ne semble pas avoir connu de revers jusqu'en 1830. Cette année-là, qui fut celle de la Guerre des Bâtons, année fatale pour les vieilles institutions et les vieilles coutumes fribourgeoises, à côté de l'ancienne société des *Bastians*, fermée à tous ceux qui ne sont pas bourgeois de la ville et fort jalouse de ses privilèges et de ses traditions, se fonde une nouvelle société, celle des Carabiniers. Née avec des instincts plus modernes et plus égalitaires, celle-ci ne tarde pas à devenir la vraie, l'unique société de tir d'Estavayer. Il n'y

eut pas précisément rivalité; car plusieurs Bastians entrèrent dès sa fondation dans la nouvelle société.

De tous les titres qu'avait l'*abbaye* de saint Sébastien, un seul lui resta: celui de société des *Bastians*, ou des bons maris. Quand et pourquoi ce titre lui fut donné, je l'ignore absolument. Tout ce que j'ai pu découvrir jusqu'ici, c'est qu'à Fribourg également saint Sébastien était regardé comme le patron des maris débonnaires et que, dans la nuit du 19 au 20 janvier, les étudiants y allaient encore, il y a cinquante ans, suspendre des *sapelots* et quelquefois même ficeler de vrais sapins aux sonnettes des maisons où les rôles conjugaux passaient pour être intervertis.

Dissoute en 1847, la société des Bastians se reconstitue le 27 décembre 1857. Pourquoi? Dans quel but? Il est difficile de le préciser; les nouveaux statuts sont sur ce point d'une réserve admirable. La grande raison, la vraie raison, c'est que l'on ne veut pas laisser tomber en désuétude une ancienne coutume. On regrette le beau temps où l'on avait l'habitude de se réunir chaque année, le soir du 20 janvier, pour souper en commun et faire ensuite joyeusement, bras dessus bras dessous, le tour de la ville, au son du fifre et du tambour et à l'ombre du drapeau de saint Sébastien.

Ceux qui reconstituent la société sont, en effet, tous d'anciens *Bastians*, et voici quelques articles de leurs nouveaux statuts:

*Art. 1.* «Il est établi dans l'Eglise paroissiale de Saint-Laurent, à Estavayer-le-Lac, une abbaye de saint Sébastien sous l'invocation de ce saint.»

*Art. 2.* «La fête de l'abbaye sera célébrée le vingt janvier de chaque année. Tous les confrères assisteront en manteau ou pardessus à l'office, iront à l'offertoire. Le Président déposera deux francs sur l'autel pour la messe. Les membres qui manqueront payeront un franc d'amende.»

*Art. 12.* «On fera porter les torches à l'enterrement d'un confrère, et chaque membre de l'abbaye y assistera sous l'amende d'un franc.»

*Art. 18.* «A la Fête-Dieu et pendant l'octave on allumera les cierges et on portera les torches aux processions, le marguillier recevra un franc et les enfants (qui portent les torches) deux francs.»

D'autres articles fixent la cotisation annuelle, les droits d'entrée, les amendes, etc. En voici un qui est assez amusant:

*Art. 14.* «Chaque confrère payera à l'abbaye:  
 Pour son mariage, deux francs.  
 Pour la naissance d'un fils, un franc.  
 Pour la nomination à une place lucrative ou honoraire, un franc.»

C'est ce qu'un des confrères a baptisé assez spirituellement « des amendes honorifiques. » Mais à quoi sert cet argent ? L'article 16 le spécifie très clairement :

« Tous les revenus de l'abbaye seront employés pour en couvrir les frais, et le surplus capitalisé. Le dîner du jour de la fête sera payé par chaque confrère ; mais lorsque le capital sera assez fort pour couvrir toutes les charges et payer le dîner, les confrères cesseront de le payer. »

Enfin, les statuts se terminent par un article, qui ordonne d'exclure de la société, sans autre forme de procès, quiconque osera parler du partage de ses biens ou de sa dissolution.

Il serait difficile de trouver ailleurs une solidarité, une confraternité plus étroites que dans cette société des *Bastians*. Tous les membres sont bourgeois de la ville : c'est une condition d'admission *sine qua non*. Si l'un d'eux est malade ou se trouve empêché par une infirmité quelconque d'assister au banquet, on lui porte son repas à domicile.

Le compte rendu de la fête du 20 janvier 1898, que je relève dans le protocole, donnera une idée exacte et pittoresque de la fête, qui se célèbre à peu près de la même façon chaque année.

« Du 20 janvier 1898. »

Une messe a été célébrée aujourd'hui à l'occasion de la fête patronale de l'Abbaye ; tous les membres y assistent à l'exception de M. M . . . (*absents de la localité ou malades*). A midi, quatorze confrères se réunissent à l'hôtel de ville, où les attend un très gentil dîner . . . . .

A six heures, tournée traditionnelle. Deux par deux, bras dessus bras dessous, aux sons des fifres et des tambours, à l'ombre de leur drapeau, les braves Bastians défilent dans les principales rues de la ville. Les petites visites indispensables <sup>12)</sup> se font rapidement ; après chacune d'elles le cortège reformé continue, *d'un pas sûr* sa marche triomphale, aux acclamations de celles qu'attire le passage de la confrérie des bons hommes. Le cortège enfin s'arrête. On remet solennellement le drapeau au Président, qui se distingue comme toujours par la brillante réception faite aux confrères.

Jamais plus belle union que chez les Bastians, qui, groupés autour d'une table bien chargée, le verre en main, acclament leur président et entonnent leur gai refrain : « Les Bastians ne sont pas si fous de se quitter sans boire un coup. »

<sup>12)</sup> Aux vieilles auberges de la ville.

Toute fête à sa fin! Un à un, bien doucement, le long des murs, l'on voit rentrer les Bastians.»

(Extrait du Protocole.)

Voici la marche que jouent invariablement le fifre et le tambour durant le cortège des Bastians.

Fifre. 

Tambour. 



Autrefois la fête était plus pittoresque et plus complète. Un vieillard m'a raconté que des groupes de jeunes filles et de femmes du peuple se faisaient une joie d'attendre les Bastians aux principaux carrefours de la ville. Là, le cortège s'arrêtait. Chaque confrère, jeune ou vieux, saisissait au hasard une danseuse et, au beau milieu de la rue, faisait, avec sa compagne improvisée, un tour de valse ou de polka, au son du fifre et du tambour.

(A suivre.)